

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 8 (1958)
Heft: 1

Artikel: Société romande de philosophie : discussion de la conférence de M. Piguet
Autor: Piguet, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380678>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SOCIÉTÉ ROMANDE DE PHILOSOPHIE

Le 16 juin 1957 a eu lieu au Casino de Morges l'assemblée générale de la Société romande de philosophie, sous la présidence de M. Henri Miéville, président central. C'était au tour de la section de Neuchâtel de présenter une candidature pour la présidence. En l'absence de M. Philippe Muller, président de cette section, M. Fernand Brunner propose la candidature de M. Samuel Gagnebin, qui est nommé par acclamations.

M. Marcel Reymond informe la Société romande que la Société suisse de philosophie a accepté, lors de son assemblée de printemps, le nouveau projet de statuts qui lui était soumis.

En ouvrant la séance, le président déplore l'absence de l'un des doyens de la Société romande, son ancien président, le professeur Arnold Reymond, gravement atteint dans sa santé. Il engage l'assemblée à lui adresser par écrit les vœux qu'elle forme pour son rétablissement.

DISCUSSION DE LA CONFÉRENCE DE M. PIGUET

M. RENÉ SCHAEERER. — C'est avec un très vif intérêt que j'ai suivi les développements de M. Piguet, qui ont, parmi d'autres mérites, celui d'établir d'utiles distinctions entre des domaines trop souvent confondus. Trois objections me viennent cependant à l'esprit :

1. Prétendre que l'esthétique a pour objet le singulier, n'est-ce pas la confondre avec la critique d'art ? Jouir d'un tableau, parler ou écrire sur lui, ce n'est pas, à mon sens, accomplir une tâche esthétique. Cette dernière opération, si elle existe, ne peut tendre qu'à l'universel en s'attachant aux conditions qui déterminent l'éclosion de l'œuvre d'art et la distinguent d'une réalisation laide ou quelconque.

2. De ce fait, la doctrine platonicienne ne mérite pas les critiques qui lui sont adressées. M. Piguet reproche à Platon de méconnaître l'objet sensible au profit d'une exaltation de la Beauté pure. On pourrait, avec plus de raison, faire le reproche inverse à un philosophe qui ravale l'œuvre d'art jusqu'à ne voir en elle qu'une copie du sensible, c'est-à-dire une imitation d'imitation. L'esthétique platonicienne s'attache à l'objet individuel sous sa forme la plus concrète ; mais elle ne reconnaît de valeur à cet objet que dans la mesure où, par la vertu d'une analogie évocatrice, il renvoie l'âme de la copie au Modèle, du sensible à l'Intelligible, selon la perspective du Beau. Cette esthétique, qui tente de définir l'œuvre d'art par rapport à la beauté qu'elle exprime, me paraît encore valable. Je n'en conçois pas d'autre.

3. M. Piguet définit la métaphysique comme une visée contemplative. Je veux bien croire, avec Platon, Aristote et Plotin que la contemplation est le

terme suprême des aspirations humaines et surhumaines. Mais j'hésite à donner le nom de métaphysique à ce qui me paraît être alors un état d'extase plutôt qu'un achèvement proprement philosophique. J'aimerais au moins quelques précisions sur ce point.

M. FIGUET. — 1. Entre la critique d'art et l'esthétique, j'établis une différence de degré, non de nature ; de l'une à l'autre il y a continuité. Le singulier n'est pas en effet seulement cette chose-ci que je vois ; il ne se confond pas avec une situation spatio-temporelle définie. Ainsi « l'œuvre intégrale de Beethoven » est un objet singulier au même titre que la « 7^e Symphonie » de cet auteur, ou qu'une note de cette symphonie. L'universel est alors au terme d'une spécification de l'objet, non de sa généralisation ; il est livré dans l'individuel, par intuition.

2. Je ne reproche rien à Platon ; mais *certain platonisme* me paraît privilégié ce que *n'est pas* une œuvre d'art (une Idée) au détriment de ce qu'elle *est* (du sensible). Cela n'exclut nullement une profondeur (ou transcendance) du sensible — platonicienne d'esprit.

3. Je distingue « conscience métaphysique » (silencieuse), et « discipline métaphysique » (loquace) ; la première précède la seconde, et n'a rien à voir avec une « extase », ou un « terme ». Elle est première, et la discipline métaphysique est dérivée d'elle. Loin que le langage conduise à la conscience métaphysique, c'est elle qui doit mener au juste langage — et c'est le silence qui commande à la parole.

M. CHARLES WERNER. — M. Piguet a très bien montré la parenté profonde qui existe entre l'art et la métaphysique. Cependant, son exposé me paraît appeler une observation, ou une question. D'après lui, le discours en métaphysique reçoit le sens, mais ne le donne pas. On peut estimer, au contraire, que la métaphysique se distingue de la science positive en ce qu'elle indique le sens des choses. Tandis que la physique s'en tient à la réalité telle qu'elle existe en fait, la métaphysique s'efforce de pénétrer à l'intérieur des choses, pour saisir le principe de vie et d'activité, qui les porte à se dépasser elles-mêmes. Si Nietzsche a pu dire que l'homme est l'évaluateur, celui qui donne un sens aux choses, c'est en tant que l'homme est essentiellement métaphysicien. Ce pouvoir de dépasser la réalité se retrouve dans l'art, où l'imagination créatrice produit un monde idéal, qui s'élève au-dessus du monde réel. Assurément, ni dans l'art ni dans la métaphysique, l'homme ne crée *ex nihilo*. Pour ce qui est des valeurs qui sont mises en évidence par la métaphysique, Nietzsche est allé trop loin en posant l'homme comme un créateur absolu : les valeurs existent de toute éternité à la racine du monde, et la tâche de l'homme, comme Platon le voulait, est de les reconnaître, par une sorte de souvenir divin. Mais il y a là, dans cette élévation, une libre recherche du sens des choses, recherche dont l'exposé de M. Piguet, si brillant et si profond, me paraît ne pas avoir assez tenu compte.

M. FIGUET. — Ce n'est pas l'art, mais l'esthétique qui montre le chemin à la métaphysique. Or, en esthétique, les propos tenus par l'esthéticien n'ont de sens que *par la présence sensible* de l'œuvre sur laquelle ils portent. Mon idée est que le discours métaphysique est « récepteur de sens » de la même manière que le discours esthétique.

Quant à l'idée de création, elle touche moins l'esthétique que l'art. La *fin* de l'art est de créer — et je dirais volontiers que toute création artistique est *ex nihilo*. Mais en matière d'esthétique ou de métaphysique, la *fin* n'est pas

créatrice, mais contemplative ; il s'agit de *comprendre* (de faire sien) un sens qui préexiste (et à ce point de vue je suis parfaitement d'accord avec M. Werner). Et pour réaliser cette fin compréhensive, l'esthéticien et le métaphysicien doivent instaurer un langage *sui generis* comme *moyen*.

M. F. GONSETH. — 1. Je ne m'arrêterai pas à certains mérites assez évidents de l'exposé de M. Piguet. Je pense lui rendre un plus sincère hommage en faisant un réel effort pour le comprendre, pour chercher à pénétrer l'intention qui oriente toute sa recherche.

Cet effort de compréhension va tout d'abord prendre la forme d'une critique qu'il jugera peut-être trop sévère, mais cette critique sera dépassée. Elle me fournira, me semble-t-il, le moyen même de dégager ce qui me paraît profondément valable dans son entreprise.

2. Ma première critique concerne le rôle que Piguet fait jouer à la science. Je ne sais d'où Piguet tient son information : elle est certainement erronée. Ce qui en ressort, c'est l'idée d'une science potentiellement contenue dans ses principes. Le langage de la science reçoit son sens de cette existence potentielle. La validité des énoncés scientifiques face au monde réel n'en est qu'une explicitation (*sui generis*, naturellement). Le langage mathématique porterait le sens qu'il tient des principes généraux dans le concret des situations particulières.

Or, cette interprétation n'est pas conforme aux faits ; la science réelle, la science telle qu'elle se fait ne la confirme pas, mais la dément de la façon la plus claire.

Le langage de la science ne peut donc pas être caractérisé comme Piguet l'a fait, caractérisé (comme porteur de sens) au sens qu'il donne à ses mots. Pour autant qu'il veuille l'appliquer à la science, la distinction qu'il fait entre les langages LS, LL et LM est artificielle. En un mot, son argumentation me paraît devoir être contestée dans la mesure même où elle s'appuie sur cette conception manifestement erronée de la méthode et du langage des sciences. Cette critique laisse-t-elle quelque chose debout ? Certainement, car l'entreprise de Piguet peut se concevoir indépendamment de tout rapport avec la recherche scientifique. La distance que Piguet prétend construire entre l'entreprise scientifique et sa propre entreprise reste en fait sans influence sur cette dernière. Celle-ci ne perdrait rien à en être complètement épurée. (Pourquoi Piguet ne le fait-il pas ?)

3. Le point sur lequel les vues de Piguet sont centrées me semble être sa conception de l'esthétique et de sa méthode. Je voudrais rappeler ici les termes dans lesquels il en parle. Pour être constituée en discipline, l'esthétique n'a pas besoin de formuler préalablement les principes qu'elle ne ferait qu'appliquer. Elle se fonde dans un rapport concrètement vécu avec le chef-d'œuvre, qu'aucun critère *a priori* ne désigne d'ailleurs comme tel. Elle se préfigure dans la critique d'art. Elle s'édifie en prenant conscience de ses propres démarches, en prenant connaissance des voies qu'elle s'ouvre à elle-même en s'essayant, en cherchant à progresser et à s'énoncer toujours plus valablement.

Une discipline capable de s'édifier de cette façon, n'est-elle pas une fiction ? Non, puisque c'est ainsi que l'esthétique actuelle s'édifie réellement. L'esthétique telle qu'elle se fait prend ainsi la signification d'un modèle privilégié, son existence attestant la légitimité de concevoir éventuellement d'autres disciplines du même genre.

4. J'ai dit tout à l'heure que l'argumentation de Piguet pourrait être détachée de toute allusion à la méthode des sciences. Mais je tiens, pour mon

compte, à revenir à cette méthode. Depuis un demi-siècle, celle-ci a été l'objet de bien des recherches. Le résultat vers lequel ces recherches semblent peu à peu s'avancer surprendra peut-être. En fait, comme la recherche esthétique, la recherche scientifique n'obéit pas à des principes énonçables a priori. Si surprenante que la chose puisse paraître, les disciplines scientifiques se révèlent, à une analyse suffisamment approfondie, du type même dont il vient d'être question à propos de l'esthétique, du *type ouvert*.

Ainsi, pour ce qui concerne sa structure méthodologique, la philosophie esthétique de Piguet ne devrait pas s'opposer à la philosophie scientifique ouverte : elle devrait lui être parallèle.

5. Les distinctions à faire entre la science et l'esthétique ne sont donc pas celles dont Piguet croyait pouvoir partir.

La science est une discipline ouverte : cela veut dire qu'à chacune des étapes de son évolution, que dans chacune des situations historiques où elle se trouve, elle est engagée dans son expérience, elle doit s'intégrer cette expérience, elle doit constamment se réorganiser plus ou moins en profondeur, afin de réaliser cette intégration.

La réflexion sur l'activité scientifique est capable d'en dégager la méthode, une méthode elle-même ouverte à son propre progrès. Ce qui est au bout de cette réflexion, c'est la prise de conscience des conditions de notre présence active au monde, de notre engagement dans un monde dont nous ne sommes, esprit et corps, qu'une partie intégrante.

Au sens que Piguet donne à la métaphysique, ne devrait-il pas dire que la prise de conscience de cette confrontation avec ce qui n'est pas constitutif de notre personne a (a *aussi*) caractère métaphysique ?

Mais la métaphysique vers laquelle Piguet tente de s'avancer aurait, me semble-t-il, à dégager les conditions et les circonstances d'une autre confrontation, d'une confrontation de l'être personnel avec son expérience en tant qu'être pensant et ressentant. Il s'agirait, non pas de dégager ce qui fait l'autre en face de moi, ou ce qui fait mon rapport avec l'autre, mais bien plutôt ce qui fait que je sois moi.

Le rapport de dualité qui domine la recherche scientifique et la prise de conscience des conditions de cette recherche aurait à faire place à un rapport d'unité de la personne avec son expérience.

Ce rapport d'unité ne pourrait jamais cependant être complètement pur, car Piguet lui-même doit distinguer, pour parvenir à une énonciation (sans laquelle une métaphysique ne saurait accéder à l'existence) entre la conscience métaphysique et la métaphysique en tant que discipline en formation. Or, en tout instant de son édification, celle-ci sera fatalement en situation historique, en suspens entre un passé et un avenir. Si profondément que la conscience se retire du monde vers elle-même, il y a dans la dualité de ces deux éléments la trace ineffaçable (qu'on ne sait comment effacer) de la dualité du moi et du monde.

M. PIGUET. — M. Gonseth a reçu une réponse détaillée à son intervention ; il m'autorisera à l'abrégé considérablement ici.

Science et langage : A Morges, M. Gonseth eut ce mot, qui faisait sa conclusion : « Il n'y a pas de science sans langage, mais le langage ne fait pas toute la science. » Or, je n'en ai voulu qu'au *langage* seulement de la science, et dans la seule mesure où il formule des *résultats*. Je n'ai donc pas touché aux rapports, internes à la science, entre la recherche et les résultats ; je n'ai point pris parti

(comment aurais-je eu cette témérité ?) dans la querelle des savants entre intuitionnisme et formalisme, quelque près que je me sente d'« Idoine » contre « Sceptique » et contre « Parfait ».

Parlant donc du seul langage qui formule les résultats acquis par la science, je puis encore m'être trompé. Mais, comme le remarque M. Gonseth, je ne crois pas que cela touche profondément mon propos. Mon but n'est pas, en effet, de caractériser (en épistémologue) le langage de la science pris pour objet, mais (en esthéticien) celui de l'art, et celui de l'esthétique elle-même. Le langage de la science me sert donc à ce niveau de « repoussoir » ; mais je n'y entre pas.

Je suis pourtant obligé de m'y référer constamment ; car je parle *aussi* en philosophe. Or, le langage de la philosophie me paraît imprégné de résonances scientifiques ; bien plus : modelé sur la manière de signifier propre aux sciences. C'est pourquoi je cherche à expurger ce langage-là de ces résonances-ci, de façon à isoler un mode de signifier spécifique des disciplines esthétique et métaphysique. Ce n'est pas en effet le sens seulement des mots qui change de la science à l'esthétique, mais le mode de signifier : aussi mon enquête (philosophique) porte-t-elle non sur le sens, mais sur *le sens* (multiple et modal) *des sens* (du langage).

Science et esthétique : Je suis absolument d'accord avec les caractères de l'esthétique que donne M. Gonseth, en particulier avec ce point « qu'elle n'a pas besoin de formuler préalablement les principes qu'elle ne ferait qu'appliquer ». D'accord aussi sur « l'esthétique de type ouvert ». L'esthétique est donc bien parallèle à la science *dans la manière dont elle se constitue comme discipline*, mais cela n'implique pas que *la manière dont signifie le langage qu'elle constitue* soit identique à celle du langage scientifique.

Vers la métaphysique : Je suis d'accord avec M. Gonseth sur la substitution au niveau métaphysique du rapport d'unité au rapport de dualité. Aux deux termes du sujet connaissant et de l'objet connu (ou visé) j'ajoute pourtant le troisième terme du langage. Au niveau de la connaissance imparfaite (« traductrice »), il me paraît y avoir double dualité : *a*) entre le langage et l'objet (réel) qu'il traduit ; *b*) entre la pensée et sa « traduction » dans le langage. La connaissance est alors incarnée dans le langage traducteur (au double point de vue de l'extension et de la compréhension). Au niveau de la connaissance intuitive (métaphysique), il y a unité entre la pensée et le réel, entre le sujet et l'objet ; mais il y a dualité entre le langage d'une part, et d'autre part cette unité (silencieuse) de la pensée et du réel dans la perception. La connaissance est alors hors le langage, qui devient auxiliaire strictement instrumental.

Sur ces rapports d'unité et de dualité, M. Gonseth m'oblige à dépasser le stade actuel de ma réflexion, et à anticiper sur l'avenir. C'est sa vertu que de m'y amener, mais mon devoir que de le réserver encore.

M. MARCEL REYMOND. — Je remercie M. Piguet de son lucide exposé et relève la portée de son analyse du langage, plus exactement des divers types de langage ; je pose les deux questions suivantes :

1. Si l'objet de l'esthétique est l'œuvre d'art, à quoi reconnaitrons-nous que nous avons affaire à une œuvre d'art authentique ? Comment dépister la véritable œuvre d'art ? N'y faut-il pas un sentiment et une idée préalables et implicites de la beauté et de l'art ? Dès lors, l'objet de l'esthétique, selon M. Piguet, n'élimine pas l'objet traditionnel de cette discipline ; il le présuppose et le prolonge simplement.

2. Aux « trois visées intentionnelles constitutives », la visée cognitive, la visée créatrice, la visée contemplative, ne faut-il pas au moins ajouter la visée pratique (morale, économique, etc.), afin de mieux souligner le caractère non pratique de l'art et prévenir ainsi un empiètement de la morale ?

M. FIGUET. — 1. C'est une remarque d'Etienne Souriau qui fait une première réponse. « L'esthétique a perdu pas mal de temps à poser la question des critères du beau *avant* que de comprendre les œuvres d'art. » Pour moi (et pour toute l'esthétique contemporaine), la question des « critères » est *seconde* ; je suis d'abord en face des œuvres, puis je me demande ce qui les rend valables (si elles le sont, ce que je ne saurai qu'après coup).

2. Les « trois visées intentionnelles constitutives » ne sont trois que relativement à mon propos, auquel elles suffisent. Ce serait un magnifique travail que de confronter avec elles la « visée pratique » ; mais de cela je ne sais encore rien qui puisse être dit.

M. MAURICE GEX. — Le travail d'une rare richesse que nous venons d'entendre utilise un langage spécial qui pousse chacun à le traduire dans un vocabulaire plus familier pour l'assimiler mieux.

L'œuvre d'art, objet de l'esthétique, nous dit M. Piguet, nous parle une langue dont la signification vient d'elle-même. Il reste à se demander si le statut de la métaphysique est bien le même que celui de l'esthétique. La métaphysique, comme l'esthétique, vise la connaissance du singulier, disons de l'individuel, de la monade : nous sommes d'accord avec M. Piguet. Un singulier ne peut connaître un autre singulier que jusqu'à un certain point, car chaque singulier étant un centre d'activité, un pouvoir de coordination autonome, la connaissance métaphysique de l'« autre » ne peut, comme c'est le cas en science, enfermer cet autre dans un réseau théorique qui fournit d'avance le sens de son langage. C'est l'« autre » qui apporte sa propre signification par son activité constituante. Mais cela ne veut pas dire que la philosophie doive se désintéresser de l'apport de la science considérée comme une connaissance authentique à son niveau, dans son ordre. Pour nous — comme pour Le Senne — la philosophie (englobant la métaphysique) porte sur *l'expérience totale* de l'homme, qu'elle doit coordonner. Plus précisément, elle doit montrer comment s'articule l'expérience intérieure avec l'expérience extérieure du spatio-temporel — d'où nécessité de prendre en considération la description scientifique de ce spatio-temporel, ne serait-ce que pour la transposer ensuite dans un registre métaphysique.

Ni la philosophie, ni la métaphysique ne sauraient être simple affaire de mode, et si actuellement certains philosophes en vue écrivent des romans et des pièces de théâtre, cela n'implique pas que la science doive cesser d'alimenter et d'inspirer la réflexion philosophique !

M. FIGUET. — Je n'ai jamais supposé que la métaphysique eût à écrire des romans ; c'est l'esthétique, non l'art, qui est pour moi modèle de la métaphysique.

Je ne vois pas non plus que la collusion contemporaine de l'art et de la philosophie soit affaire de « mode » ; bien au contraire, il y a là quelque nécessité impérieuse, qu'il faut prendre très au sérieux.

Je ne crois pas, enfin, qu'on puisse « transposer » des « descriptions scientifiques » dans un « registre métaphysique ». Je demande en tout cas qu'on me

fournisse le dictionnaire de cette « transposition » ; qui en sera l'auteur ? Le savant ? — mais alors il extrapole sur le domaine de son enquête limitée au vérifiable. Le métaphysicien ? — mais alors la métaphysique n'est-elle que de la science continuée ?

Pour prendre un exemple, dans l'expression « coordonner l'expérience », je n'ai pas le sentiment que ce verbe ait non seulement le même sens, mais la même manière de signifier en science et en métaphysique. Je suis sûr, en tout cas, que, pour le mot « expérience », le sens, et le sens des sens possibles, n'est pas le même en esthétique qu'en physique.

En un mot, le monadisme de M. Gex est aussi le mien, et il le sait bien puisque c'est à lui que je le dois. Mais il est pour moi une toile de fond métaphorique qui ne doit pas masquer l'urgence de certains problèmes.

M^{me} JEANNE HERSCH. — Depuis plusieurs années, chaque fois que j'entends ou que je lis J.-Claude Piguet, j'éprouve le sentiment très vif d'assister à la naissance d'une philosophie. Quelque chose de profond, à travers ses paroles, cherche sa forme, des moyens de se communiquer. Cela impressionne. Je ne voudrais pas qu'aucune de mes critiques nuise à cette naissance.

L'intuition centrale, chez Piguet, me paraît être celle d'une activité réceptive par laquelle un sujet, en s'abstenant de toute construction, ferait l'expérience de l'être au cœur du concret.

Je dois avouer que certains des termes dont Piguet s'est servi ne sont pas devenus clairs pour moi : ainsi « Sinnträger », « sinngebend », « selbstsinngebend » me paraissent encore avoir besoin d'être élucidés. Mais je voudrais ici soulever deux problèmes, d'ailleurs liés.

Le premier concerne la nature de l'art. Piguet dit que l'art est un *discours*. Pourtant, à un autre moment, Piguet s'est rattaché à l'esthétique contemporaine, qu'il a qualifiée (avec raison) d'*ontologique*. L'art est-il *discours sur* l'être (fût-ce à sa manière propre), ou, comme une esthétique ontologique me paraît l'impliquer, actualisation, *présence de* l'être ? Si l'art, que l'esthétique déchiffre, est lui-même encore discours, qu'est-ce qui n'est pas discours ?

Le second problème découle du premier. Si l'esthétique — dont la métaphysique, selon Piguet, devrait s'inspirer — est un discours sur l'œuvre d'art, elle est alors discours sur un discours ; et nous qui parlons d'elle, nous faisons un discours sur un discours sur un discours... La notion d'une « critique du langage », elle-même langage, va-t-elle nous condamner à un pan-langage sans fin dont le jeu de miroirs nous séparerait irrémédiablement de ce centre concret, singulier, que Piguet, justement, veut nous restituer ?

M. FIGUET. — Les termes allemands dont je me suis servi condensent en des formules maladroitement de longs développements. J'ai cru ces barbarismes clairs sans ce contexte ; je reconnais bien volontiers m'être trompé.

1. L'art est discours, et l'esthétique est aussi discours ; mais pas au même *mode*. Toute mon idée est en effet de *modaliser* le discours humain, toujours considéré comme une *substance* (de modèle LS) dotée de diverses formes. L'art est un *discours*, ontologiquement réel ; l'esthétique est *discours sur* (sur ce réel), *tel* qu'il rend *présent* le discours artistique. Ontologiquement, l'esthétique a l'avantage de fournir sur le réel deux entrées, par la contemplation *esthétique* de l'œuvre réelle, et par la création de cette œuvre par un *artiste*.

2. En un sens, on peut dire que tout est discours, à condition de modaliser le discours relativement à son antithèse qui est le silence. A ce moment, le

spectre du pan-langage est rompu, contre Hegel. Le silence n'est pas pur vide ; il est l'*écoute* du discours d'autrui, présent en moi. L'opposition « discours-silence » met donc en cause celle de « parler-écouter » et celle de « moi-autrui » ; accéder au silence, c'est restituer à la métaphysique sa fonction première qui est d'*écouter*, d'*ausculter* le réel.

M. SAMUEL GAGNEBIN. — Si j'ai bien compris l'intention de M. Piguet, elle serait de découvrir les spécificités de la science, de l'art, de la philosophie dans leur langage et cela me rappelle l'effort de l'École psycholinguistique (Mannoury) pour saisir la nature des mathématiques pures. Le danger me semble alors de donner au mot langage une trop grande extension. Un instrument est aussi un langage et Léonard de Vinci l'avait déjà dit.

Il me semble très difficile de définir les spécificités de disciplines qui font appel à l'esprit humain tout entier. Dire par exemple que l'art est personnel et la science impersonnelle (ce n'est pas un propos de M. Piguet), c'est ne pas tenir compte de la création du savant. Celle-ci participe d'un art dont la matière serait les idées et les symboles : il tend à rendre plus belles, plus élégantes, les démonstrations, tel le double baromètre de Pascal ¹.

D'autre part, le philosophe est aussi créateur de langage ; le mot transcendantal en est un exemple. Mais je relève avec plaisir cette remarque de M. Piguet que la science se transmet par les résultats acquis. Il y a quelque chose de semblable pour les œuvres d'art et les conceptions philosophiques ; mais ici, on se trouve parfois en présence de réactions d'ensemble et la recherche de la nouveauté est plus qu'en science négative du passé immédiat. L'idée directrice du savant n'est toutefois pas plus transmissible que celle de l'artiste ou du philosophe.

M. PIGUET. — C'est moins d'étendre ou de rétrécir l'empire du langage qui me préoccupe que d'en modaliser la substance, un peu comme Aristote a modalisé l'Idée platonicienne d'Être. Or, le modèle du langage-substance a toujours été son usage en sciences ; c'est pourquoi je cherche dans le langage artistique et dans le langage esthétique des différences spécifiques qui ne se trouvent pas dans le langage scientifique. Dire quelles sont ces différences spécifiques est malaisé, et je ne crois pas y être parvenu entièrement. Cependant, on multiplie aujourd'hui ces différenciations ; M. Schaerer lui-même, dans un article remarquable des *Studia philosophica*, exprime des idées analogues.

M. RENÉ SCHAEERER. — Je vais en effet très loin dans le sens des idées de M. Gagnebin, mais ne saurais lui donner mon accord jusqu'au bout. Car le baromètre de Pascal, si beau soit-il, demeure un instrument subordonné à une fin démonstrative, il tend à un résultat distinct et de lui-même et de son inventeur, c'est-à-dire à la découverte d'une loi. Il en va tout autrement de l'œuvre d'art. Imaginez qu'on dise à La Fontaine, à Mozart, à Van Gogh : « Votre poème, votre sonate, votre paysage sont des chefs-d'œuvre, mais ils ne servent à rien », ces

¹ Qu'on veuille me permettre une référence au *Testament philosophique* de Félix Ravaisson : « C'est donc l'esthétique qui est le flambeau de la science. ... [Il en est ainsi de] la chimie, la physique, [d]es mathématiques mêmes, qui suivant une remarque de Descartes, puis de Chasles, se rapportent à l'ordre non moins qu'à la quantité, et où par conséquent Aristote a pu dire avec raison que la beauté a encore sa part. » (Texte revu par C. Devivaise ; Paris, Boivin, 1933, p. 85-86.)

artistes répondraient sans doute : « A la bonne heure ! Pourquoi voudriez-vous qu'ils servent à quelque chose ? Nous ne leur demandons que de plaire. » Jamais Pascal n'aurait fait une réponse semblable à propos de son baromètre.

Cette remarque me ramène à M. Piguet. Je crois, en effet, que la distinction de l'œuvre de science et de l'œuvre d'art tient au résultat qu'elles produisent plus qu'au langage qu'elles parlent. L'œuvre de science conduit à un résultat qui subsiste en lui-même, sous forme de découverte ou de formule. L'œuvre d'art, au contraire, porte en soi son résultat, et les efforts accomplis pour la réaliser demeurent inscrits en elle. Van Gogh est présent, subjectivement, dans chacun de ses tableaux, Pascal ne l'est pas — sinon pour l'historien ou le biographe — dans la loi de l'équilibre des liquides. Même si l'art et la science parlent le même langage, cette différence, qui m'apparaît irréductible, subsistera toujours entre eux. Mais en tout homme, bien sûr, il y a du savant et de l'artiste.

M. FIGUET. — Je n'ajoute qu'un mot : les *résultats* produits par l'œuvre de science et l'œuvre d'art, qui font la différence, selon M. Schaerer, de ces deux disciplines, me semblent toujours inscrits dans le langage : *formule* physique, ou *livre* de poésie.

M. FERNAND BRUNNER. — L'intéressant exposé de M. Piguet me semble fondé sur une constatation de fait : l'état de la métaphysique aujourd'hui ou tel que M. Piguet le voit aujourd'hui : puisque la science chasse la métaphysique, il faut que la métaphysique découvre ailleurs un point d'appui. Je préférerais que la question soit posée de savoir ce que la métaphysique est en elle-même indépendamment de ces circonstances contingentes. Il doit s'agir, me semble-t-il, non pas de ce que la métaphysique est en fait, mais de ce qu'elle est en droit.

D'autre part, l'exposé que nous venons d'entendre contient des critiques exprimées ou sous-entendues de la métaphysique antérieure, qui me paraissent insuffisamment fondées. Dire par exemple que le platonisme a oublié le sensible, c'est rester à l'extérieur des choses.

J'ai cependant pour le rapprochement que M. Piguet fait de la métaphysique et de l'art une réelle sympathie et j'irais assez loin dans le même sens. Mais je trouve que le rôle de l'intelligence est sous-estimé et je suis frappé que le mot de vérité n'ait pas été prononcé une seule fois jusqu'ici. Si l'on parle de description, le problème se pose de savoir quelle est la vraie description et le vrai point de vue. Je crains que si ces questions ne sont pas posées, la métaphysique ne soit réduite à un genre littéraire.

M. FIGUET. — 1. Mon intention est moins de savoir ce qu'est en droit la métaphysique que de contribuer tant soit peu à son avènement comme discipline effective. Or, il est rare qu'une discipline sache ce qu'elle doit être avant que d'être ; historiquement, c'est en renonçant à ce genre de questions que la mécanique, par exemple, a connu son essor aux XVI^e et XVII^e siècles ; historiquement, c'est encore ce refus qui caractérise l'envol de la phénoménologie chez Husserl.

2. Je suis loin de « critiquer » la métaphysique antérieure, sinon aux sens que donnent à ce terme Kant ou Heidegger ; le travail que j'ai lu ne contenait, au moins en droit, aucune « critique » d'aucun genre. Ce qui a pu paraître tel est dû à quelque maladresse d'expression.

3. Je ne rapproche pas la métaphysique de l'art, sinon extérieurement, mais attribue à la métaphysique une structure formelle, analogue à celle de l'esthé-

tique, ce qui est bien différent. Or, l'esthétique connaît l'idée de *vérité*, précisément une forme de « vérité-dévoilement » qui autorise une critique de la « vérité-adéquation » traditionnelle, dans un sens très voisin de celle de Heidegger.

4. La métaphysique n'a jamais été, n'est pas, et ne sera jamais un « genre littéraire » ; mais *l'esthétique non plus*.

M. A. DE MURALT. — 1. M. Piguët montre la collusion d'un style esthétique et de la pensée philosophique. Or, c'est là une situation *de fait*. Un *droit* en découle-t-il nécessairement ? M. Piguët n'hypostasie-t-il pas une situation « historique » en principe, ne fait-il pas de nécessité vertu ?

2. La contemplation, selon M. Piguët, est la perception du singulier sensible, sa saisie « intuitive », elle est la *perception dilatée*, selon le mot de Bergson. J'applaudis donc quand M. Piguët fait de la contemplation l'*acte terminal* du philosophe. Mais cette contemplation, du fait de son objet même, me semble se réduire à la pure contemplation esthétique, et évacuer le souci majeur de la philosophie, l'*explication*. Ma question vise à élucider donc les rapports de la contemplation au sens de M. Piguët et de la contemplation au sens des Anciens. Celle-ci saisit l'objet dans son *principe* ultime et constitue l'acte métaphysique terminal. M. Piguët estime-t-il compatible avec sa conception de la contemplation cet effort ultime de la pensée qui transcenderait la contemplation purement esthétique, et accéderait à une contemplation intellectuelle à la fois intuitive et explicative ?

3. Le philosophe aboutit à la possession *silencieuse* de l'objet connu : encore une notion bienvenue. Encore faut-il que cet objet soit un principe pour que sa possession soit vraiment un repos silencieux. Or, la métaphysique n'est-elle pas structurée par le langage ? Celui-ci est-il donc principe d'être, ce qui recoupe la position esthétique (ou parménidienne) pour laquelle le langage même est l'être, comme le veut M. Piguët ? Comment concilier cette apparente contradiction d'une métaphysique dont l'acte propre est le silence et la structure le langage ? Par l'idée d'un langage intérieur, d'une méditation dialectique ?

Ces questions expriment certes des critiques, mais davantage encore la reconnaissance pour avoir osé réintroduire des notions trop négligées en philosophie.

M. FIGUËT. — 1. Je n'aimerais pas passer du fait au principe, mais du fait de l'esthétique comme discipline au fait espéré de la métaphysique comme discipline. Dès Descartes (dès Platon même), on a cherché à passer du fait de la science au fait de la métaphysique comme science ; je ne sache pas qu'on ait réussi. *Peut-être* l'esthétique offre-t-elle un meilleur point de départ, un meilleur *modèle*. Or, la science nouvelle a su se constituer aux XVI^e et XVII^e siècles quand elle sut trouver un langage spécifique adéquat (l'algèbre) ; *peut-être* en ira-t-il de même pour la métaphysique. Il faut en tout cas *essayer*.

2. La contemplation en esthétique n'est pas terminale, mais *première* ; il s'agit d'abord de *voir* (ou d'entendre), puis de *dire*. L'esthétique instaure alors un certain *mode de dire* dont peut s'inspirer la métaphysique. Je ne sais pas si contemplation esthétique et contemplation métaphysique sont *identiques* ; je vois simplement pour la métaphysique une possibilité *réelle* de se constituer en discipline autonome en empruntant à l'esthétique (non à l'art) sa manière de parler.

3. *Expliquer* est fondamental en métaphysique. Mais ce mot n'y a pas le même sens qu'en sciences. La théorie *exacte* de l'explication métaphysique m'échappe encore ; de sérieuses prémisses sont données déjà par l'opposition

des couples « expliquer-expliciter », « connaître-comprendre », « erklären-klären », etc., à la lumière de la phénoménologie, de la *Tiefenpsychologie*, de la psychanalyse, etc. Il y a dans toutes ces disciplines « humaines » un mode d'« expliquer », irréductible au modèle physico-mathématique, dont il faut tenir le plus grand compte.

4. Les Anciens s'installaient d'emblée au sein du langage, et marchaient à la contemplation soit par amenuisement du langage, soit par son grossissement. J'aimerais aller de la contemplation au langage, du silence à la parole, du terme au principe ; cela me paraît la condition d'une maîtrise du langage par la pensée.

5. C'est moins le silence comme objet qui m'intéresse que les rapports entre un objet et le silence de la conscience. Cet objet peut être tel qu'on veut ; mais en tant que tel, l'objet corrélatif de la conscience silencieuse est le langage. Le silence est donc le point où le langage apparaît comme tel — et se modalise.

M. ANDRÉ VOELKE. — L'opposition entre le discours en science comme *donateur de sens par transmission transitive* et le discours en métaphysique, qui ne serait pas *donateur de sens*, ne me semble pas convaincante. Si la théorie scientifique est donatrice de sens par rapport à la loi, et la loi par rapport au fait, le discours métaphysique n'a-t-il vraiment qu'une visée contemplative ? N'est-il pas, lui aussi, donateur de sens par rapport au fait ? — Pour prendre deux exemples, la métaphysique de Hegel ne vise-t-elle pas, entre autres, à donner un sens à l'expérience du devenir historique, et celle de Bergson ne confère-t-elle pas un sens à l'expérience du temps vécu, ce qui n'exclut nullement la visée contemplative sur laquelle le conférencier a fort justement insisté ?

M. FIGUET. — Il est exact que le discours hégélien confère son sens à toutes choses, même au devenir historique. Mais ce n'est pas le cas chez Bergson ; là, c'est l'expérience du temps vécu qui confère son sens au discours tenu sur lui. A celui qui n'aurait pas l'intuition de la durée concrète, dit à peu près Bergson, rien ne saurait la lui donner, *pas plus les concepts que les images*.

M. DANIEL CHRISTOFF. — J'accepte avec grand intérêt comme base de discussion la thèse que défend M. Piguet et les conditions qu'il a décrites. Mais ces conditions sont-elles bien toutes exposées ? Et n'est-il pas de toute première importance, dans une analyse de l'acte du langage et des intentionalités qui le constituent, de tenir compte de la personne à qui le langage s'adresse ? Toute parole s'adresse à quelqu'un, fût-ce à celui-là même qui parle. Cette visée de la personne à qui la parole s'adresse n'est-elle pas constitutive du langage et n'en explique-t-elle pas aussi les diverses formes ?

M. FIGUET. — Les deux questions « Qui parle ? » et « De quoi parle-t-on ? » sont des *moyens* (encore incarnés dans le langage traducteur) de parvenir à la question critique du langage. La question « A qui parle-t-on ? » conduirait peut-être au même résultat ; je ne le sais pas. Par exemple, la seconde question est subordonnée à la première, si le « on » devient un sujet défini répondant à la question « qui ? ». Il pourrait en aller ainsi de la troisième (« à qui... »).

Mais l'essentiel est qu'il ne s'agit pas pour moi d'« analyser l'acte du langage et les intentionalités qui le constituent ». Je cherche bien plutôt à *constituer* le langage ; c'est lui qui est l'objet d'une « époque ». C'est dire que le langage ne m'apparaît pas comme un « phénomène » husserlien, ni comme une substance

(ou une « matière ») dotée de « diverses formes ». Et s'il n'est pas cela, c'est qu'il a été l'objet d'une « réduction » qui en fait apparaître les modes.

M. GABRIEL WIDMER. — A la fin de cette discussion sur la spécificité du langage scientifique (explicatif) et esthétique (compréhensif), une question reste posée, me semble-t-il, celle de la vérité des significations dans leurs rapports avec les réalités « expressives » qui les manifestent. Tout langage, comme nous le rappelle M. Piguet, est toujours « porteur de sens », parfois « donateur » ou « auto-donateur » de sens, selon les disciplines. Ces expressions ne sont-elles pas équivoques, lorsqu'elles sont isolées de la doctrine de l'intentionnalité de la conscience ? Elles laissent croire que le sens est soit surajouté, soit immanent au langage, quand on oublie la condition incarnée de l'homme, centre de référence de tout sens dans le problème du langage. Le langage n'est-il pas le corps de la pensée ; et la pensée n'est-elle pas l'intentionnalité propre de la conscience avec son intuition *donatrice de sens* (sphère du noético-noématique) ? A la réflexion critique, le langage, quel qu'il soit, n'« exprime »-t-il pas plus ou moins adéquatement la visée de celui qui parle ? Or, c'est justement ce « plus ou moins adéquatement » que doit scruter le philosophe critique insatisfait de la seule description de l'« eidos » du langage ; sa tâche consiste à dévoiler la valeur de l'œuvre « expressive », chargée de significations dans son rapport avec la visée originelle de la conscience, la relation entre la vérité et la non-vérité, entre le sens et le non-sens. Méthodologiquement peut-on en philosophe se limiter à la réduction éidétique (description des essences et des structures), ou doit-on se hausser jusqu'à la réduction phénoménologique, qui est la condition de toute critique véritable, à partir de l'Ego transcendantal, *auteur responsable du sens*, si l'on veut fonder une esthétique philosophique ?

M. PIGUET. — Gabriel Widmer, tout comme M. Christoff, posent le problème sur son juste terrain, qui est phénoménologique. Les trois visées intentionnelles de la conscience ainsi que l'analyse des modes de signifier du langage procèdent en effet d'une méthode (par époque) d'inspiration husserlienne.

E. Fink déplorait qu'il manquât à la logique transcendantale de Husserl son langage propre ; je pense aussi que toute la réduction éidétique et la réduction phénoménologique se passent chez Husserl à l'intérieur d'un *certain* langage, qui est le langage commun. Ainsi l'art (langage poétique) n'a *aucune* place en phénoménologie husserlienne.

Je ne crois pas que l'ego transcendantal soit donateur de sens seulement ; il peut être aussi récepteur du sens instauré par un *autre* ego transcendantal. Du même coup, la communauté des subjectivités transcendantales devient possible, ce qu'elle n'est pas quand chaque subjectivité est *seulement* constituante, *jamais* constituée. La modalité LM du langage est la manière dont une subjectivité transcendantale se constitue elle-même comme constituée par autrui.

Quant à la notion d'« expression », elle est équivoque ; elle implique une théorie de la « vérité-adéquation » qui doit être surmontée. Mais c'est là une autre histoire.

* * *

A tous les auteurs de ces interventions, j'aimerais adresser ici ma plus chaleureuse reconnaissance. La philosophie est recherche, mais son atout décisif est dans la pluralité et la confrontation des recherches. Plus égoïstement, je remercie encore chacun de m'avoir aidé à voir plus clair dans ma propre besogne.